

Il cite avec l'expression de la plus vive reconnaissance l'amiral Linois, les capitaines, aujourd'hui amiraux Halgan et Baudin, et M. Thomas Pitot, négociant de l'île de France; ce dernier était parent de madame d'Arifat, et lui avait procuré un asile chez elle.

L'élévation du Refuge, nom de sa nouvelle habitation, en rendait le climat extrêmement tempéré. Flinders pouvait se promener et faire de l'exercice; au bout de quelques semaines, sa santé, qui avait beaucoup souffert, se rétablit considérablement. N'ayant plus ses papiers pour s'occuper, il étudia la langue française.

Cependant sa captivité n'avait pas de terme. Les instances du marquis de Wellesley, gouverneur général de l'Inde, avaient été infructueuses auprès du capitaine général. Sir Joseph Banks s'était adressé à l'Institut de France, pour qu'il sollicitât l'élargissement de Flinders; il lui mandait en 1805 que sans doute il ne tarderait pas à l'obtenir. Flinders avait écrit au comte de Fleurieu, pour qu'il s'intéressât en sa faveur; l'amiral Linois avait de son côté invité ce savant à réclamer pour le navigateur anglais la justice du chef du gouvernement. M. Pitot avait sollicité pour lui le comte de Bougainville, ce marin qui avait précédé Flinders dans la carrière, le comte Chaptal qui doit son élévation aux sciences, le

comte Dupuis, conseiller d'état, qui avait longtemps habité dans l'Inde, enfin l'astronome Lalande. La société d'émulation de l'île de France, écrivit à l'Institut une lettre remplie des expressions les plus honorables pour Flinders. Tous les efforts de ces hommes recommandables ne produisaient rien.

Au mois de juillet 1807 Flinders reçut de l'amiral anglais sir Edouard Pellew, par l'intermédiaire du capitaine général, la copie d'une lettre du ministre de la marine et des colonies de France à ce dernier: il lui apprenait que le conseil d'état avait, par une délibération du mois de juillet 1804, approuvé sa conduite, et en même temps accordé au capitaine Flinders, par un pur sentiment de générosité, sa liberté et la remise de son bâtiment. Cette décision n'avait été approuvée par l'empereur Napoléon que le 11 mars 1806. Cette fois Flinders dut croire qu'il allait pouvoir retourner en Angleterre par la première occasion. A la vérité on lui rendit une partie de ses papiers, qui étaient encore sous le scellé, et dont quelques-uns avaient été mangés par les rats; mais ce ne fut que le 28 mars 1810 qu'une lettre du colonel Monistrol lui annonça que le capitaine général l'autorisait à retourner en Angleterre, à condition de ne pas servir de toute la guerre contre la France ou ses alliés. Il courut

aussitôt au Port-Louis ; divers obstacles l'y retinrent jusqu'au 13 juin. On lui rendit son épée ; mais il ne put obtenir la restitution du troisième volume de son journal , ni celle de la goëlette le *Cumberland*. Il s'embarqua sur un navire parlementaire anglais , qu'il quitta bientôt pour passer sur une corvette qui allait au cap de Bonne-Espérance. A la fin d'octobre il arriva heureusement en Angleterre.

Flinders ne cessa depuis son retour de s'occuper de la rédaction de sa relation , et de l'atlas qui devait l'accompagner. Cet ouvrage parut en 1814 , et ce navigateur mourut le 19 juillet de la même année , peu de jours après avoir corrigé la dernière feuille , et avant qu'il fût publié.

C'est bien à tort que l'on a cru que le motif de l'injuste détention de Flinders avait eu pour but de s'approprier ses découvertes , afin de les attribuer à l'expédition française commandée par Baudin. A ce sujet , des géographes et des journalistes anglais ont dirigé contre les rédacteurs de la relation de l'expédition de ce dernier des accusations de plagiat aussi violentes qu'injustes. Elles sont victorieusement réfutées par la relation même de Flinders , qui se plaint seulement de ce que les cartes françaises imposent des noms à des côtes qu'il avait reconnues ; mais comme , lorsqu'il rencontra Baudin , il ne lui remit pas la note dé-

taillée des points qu'il avait découverts et nommés , il fallait bien , lorsque la relation de ce dernier fut publiée , et que les cartes qui l'accompagnaient furent gravées , que les lieux découverts ou reconnus reçussent des noms ; or on ne pouvait leur appliquer ceux que Flinders leur avait donnés , puisqu'on ne les connaissait pas.